

LA CHATTE DE CRAONNE

Paulo Faria

Traduction de Felipe Cammaert

Je descends du plateau de Californie en compagnie de Francisca et de Cecília. Nous traversons la route et revenons à la forêt qui fut jadis le village de Craonne, d'où nous sommes partis une heure avant. Jusqu'en 1914, le village se dressait là où commence la pente. La guerre a anéanti la bourgade, au début petit à petit, en touchant une maison par ici, une autre par là, pour ensuite tout balayer dans une hécatombe qui n'a pas laissé pierre sur pierre. Nous parcourons les sentiers qui serpentent entre les énormes trous d'obus, parmi les nouveaux arbres du bois qui fut semé à la volée lorsque le carnage prit fin. Des sentiers qui n'ont rien à voir avec les rues d'origine du village, enfouies pour toujours sous cette terre. Éparpillés dans le bois, des monticules de briques et de pierres couverts de végétation sont tout ce qui reste des maisons, de leurs murs. Des panneaux explicatifs, que la gelée d'aujourd'hui empêche pratiquement de lire, indiquent le lieu où étaient situées à l'époque l'église, la mairie, les voies principales. Sur l'un des panneaux, une carte postale illustrée montre le village en 1908. Des gens devant de belles maisons de deux étages en pierre de taille et bois travaillé. Une voûte. Un môme assis sur une marche, se tenant très droit, devant la porte d'un café. Deux hommes avec des vélos. Un coche. Une personne à la fenêtre du premier étage. Deux femmes debout, sur le bord du trottoir, portant des robes longues et des tabliers blancs, qui croisent discrètement les bras à la hauteur de la taille. Tous regardent le photographe. Sur le timbre de cinq centimes collé sur le coin supérieur droit de la carte postale, la Marianne avec son bonnet phrygien s'apprête à semer la terre d'une poignée de graines tirées de son sac en bandoulière. Sur les treize personnes de la photographie, huit sont des hommes adultes. Bien qu'il soit difficile de distinguer

correctement les visages, car la glace voile l'image déjà assez floue, l'aspect de certains d'entre eux laisse deviner que lorsque la guerre a éclaté, six ans après la date à laquelle a été prise cette photographie, ils étaient encore en âge d'être mobilisés. Le gamin assis sur la marche devait avoir huit ou neuf ans, pas plus. Il a peut-être échappé aux champs de bataille. Sur le timbre-poste, la République, elle aussi aux contours troubles, me semble maintenant, à mieux y regarder, un spectre qui sème la mort à pleines mains sur les têtes de ces personnes.

Inês et Alexandra étaient descendues les premières pour s'abriter dans la voiture, tant il faisait froid. Les jumelles et moi, nous voyons maintenant Inês se diriger vers nous en courant. À ses côtés, comme une bête que l'on aurait dressée, un chat blanc et noir la suit en sautillant.

Lorsque j'ai demandé à Noël Genteur qui avait pris la décision, une fois l'armistice signé, de ne pas reconstruire le village à son emplacement naturel, il a répondu que Craonne était devenu le village symbole des mutineries de mai 1917, de la révolte contre la guerre, des fusillés. Cela, en grande partie grâce à la mythique « Chanson de Craonne » qui, entre autres paroles subversives, contient ce vers sacrilège au temps des canons, dans lequel il est dit que « les troufions vont tous se mettre en grève ». Il ajouta qu'une mutinerie, dans le vrai sens du terme, se produit quand les troupes exécutent leurs supérieurs, les officiers, alors qu'aucun officier n'a été tué en 1917. Il m'expliqua que le pouvoir politique, la hiérarchie militaire et les médias de l'époque en avaient profité pour renvoyer la responsabilité du terrible échec de l'offensive du Chemin des Dames sur les soldats, les mutinés. Sur le peuple. Et que, par conséquent, il était interdit au village de renaître de ses cendres. Personne n'a osé le dire ouvertement, mais certains voulaient que la Chanson de Craonne devienne l'hymne d'un lieu rayé de la carte, la chanson de nulle part. « Ils ont proposé aux habitants », m'a dit Noël Genteur, « d'aller construire un nouveau village cinquante kilomètres plus loin ».

Ernst Jünger parle d'un grand chat boiteux au pelage blanc, dont une des pattes avant avait été fauchée par une balle, et que les soldats voyaient souvent aux abords d'un village du Pas-de-Calais. Il déambulait, tel un spectre, dans le no man's land, et semblait avoir été adopté par les combattants des deux camps. En lisant cette page de Jünger, j'ai pensé à un envoyé félin dont la mission était de soulager le supplice des hommes dans les tranchées, de leur faire sentir qu'ils n'avaient pas été dépossédés de toute humanité. Naturellement, le fait que nous éprouvions de la tendresse envers les animaux ne garantit pas que nous ferons de même envers le reste des êtres humains. Paulo Varela Gomes a écrit que « nous connaissons tous des gens qui n'aiment pas les êtres humains, mais qui aiment les animaux ». Or, dans la phrase suivante, il complète l'idée : « Mais il n'existe personne qui, tout en étant cruel envers les animaux, puisse véritablement aimer les êtres humains ». Cependant, la mission du chat qui accompagne désormais Inès est d'un tout autre genre, plus appropriée à ces temps de paix. Il est ici pour apporter de la joie à ce lieu tellement triste. Pour signifier l'élan de vie dans un endroit profondément marqué par la mort. Il vient nous montrer que le deuil peut se vivre différemment, que le deuil s'éprouve aussi en vivant, en jouant, en affirmant la volonté de continuer, de ne pas fléchir. D'un air naturel, le chat fait deux pas de côté, creuse le sol avec ses pattes avant et fait caca. Ensuite, il s'efforce de cacher la saleté, mais la terre ferme complique sa tâche, et puis, sans aucune pompe, en me voyant accroupi alors que je prends des photos du paysage, il saute sur mes genoux et laisse sur mes pantalons des traces parfaitement distinctes de boue et de caca. Je caresse son dos, qui se courbe en même temps que la queue se soulève, et je regarde son postérieur. En fin de comptes, ce n'est pas un chat ; c'est une chatte.

Avant la guerre, six cents personnes habitaient à Craonne. À peine la guerre terminée, quelques-uns y retournèrent et échangèrent des lettres avec le reste des exilés du village qui étaient éparpillés partout en France. « Cela vaut la peine d'y retourner ? », demandaient

ceux-ci. Et les premiers à être revenus répondaient : « Absolument pas. Tout est détruit ». Des six cents habitants, seuls trente-cinq rentrèrent. Noël Genteur l'a répété plusieurs fois : « Nous sommes passés de six cents personnes à trente-cinq ». Parmi ces trente-cinq, se trouvaient les arrière-grands-parents et le grand-père de Noël Genteur. Un grand-oncle, mort au combat dès le début de la guerre, en 1914, ne revint jamais.

La chatte est gentille, taquine. Elle se fait les ongles sur un tronc sombre, presque noir, tout ce qui reste d'un des anciens arbres de Craonne. Elle se frotte contre un buisson, le mordille, s'emmêle aux branches basses, détourne le regard, prend un air furieux tout en lorgnant pour s'assurer que nous ne la perdons pas de vue. Elle s'assoit sur l'un des bancs du jardin, très droite, son regard fixé au loin, comme si elle prenait la pose. Lorsque nous nous éloignons, elle attend d'un air distrait que l'on ait parcouru une bonne trentaine de mètres, avant de se lancer à nos trousses en dévalant la côte, avec la précipitation d'un lévrier. Elle nous dépasse en sautillant, s'agrippe à un panneau de signalisation et adopte l'immobilité d'un sphinx, revêtant à nouveau sa peau de chatte. « S'agit-il d'un chat sauvage ? A-t-elle un maître ? », nous demandons-nous. Elle est si mignonne ; elle doit appartenir à quelqu'un. Mais son museau est sillonné de cicatrices en zigzag, et je lui découvre une grande éraflure à la base de la queue. Les avis sont partagés.

Barbusse, qui a participé à la Grande Guerre et a écrit un livre sublime sur ce qu'il vit et sentit, met en scène un soldat nommé Poterloo. Au moment où, par pur hasard, son bataillon est placé à deux pas de son village natal, désormais au milieu des combats, Poterloo défie le narrateur d'entreprendre un pèlerinage nostalgique. Ils abandonnent donc la tranchée et, cachés par le brouillard tout en évitant les explosions d'obus qui retentissent dans le noir, se dirigent vers l'endroit où se situait le village. Poterloo ne parvient tout simplement pas à reconnaître la topographie du lieu où il est né et a grandi. Plus de rues, plus de maisons ; juste un immense tas de boue,

comme si, durant des années, cette plaine avait été utilisée comme décharge ou comme déchetterie. Le ruisseau du moulin coule librement dans le paysage, dévié de son lit, pour enfin se répandre dans une mare d'eau stagnante, parmi les décombres d'une petite place où s'élevait auparavant une croix. Poterloo parvient difficilement à identifier les vestiges de la maison dans laquelle il a toujours vécu, et conclut : « C'est trop effacé, toute ma vie jusqu'ici. J'ai peur, tellement c'est effacé ». C'est probablement ce qu'ont ressenti les trente-cinq qui sont revenus à Craonne, mais aussi les centaines qui, en apprenant ce qui les attendait là-bas, ont préféré ne pas rentrer chez eux. Ils ont senti que leur vie d'autrefois avait été effacée et ont pris peur.

Nous retournons dans la voiture et prenons le goûter, que nous avons acheté le matin même à l'hypermarché de Reims. La chatte se promène sur le pare-brise en le couvrant de ses délicates traces de boue. Je sors de la voiture en prenant avec moi le pot de houmous pour en verser un peu sur le bord de la route. La chatte commence à le lécher. J'entends une voiture qui s'approche et qui apparaît dans le virage, un peu plus bas, pour ensuite ralentir et s'arrêter sous l'éclat intermittent des clignotants du côté gauche. La chatte est sur la trajectoire de la voiture. C'est de ma faute, je n'aurais jamais dû poser la nourriture à cet endroit. Je me penche et je l'attrape par le ventre. Elle lutte, tente de s'enfuir, mais sans me repousser, sans me griffer. Je finis par la prendre dans mes bras, la voiture avance alors, quitte la route goudronnée et s'arrête à côté de la nôtre, sur la bande de terre. Le chauffeur coupe le moteur, ouvre la portière et vient me rejoindre tout en dépliant une carte, puis me pose une question. La chatte part se cacher en courant sous la voiture qui vient d'arriver. Lorsque je la vois disparaître dans les entrailles du moteur encore chaud, je me dis à moi-même qu'elle est, sans doute, sauvage. Le touriste répète à présent sa question, la carte ouverte sur le capot de la voiture. Je ne peux pas l'aider.

J'ai regardé le documentaire de Paulo Abreu sur un groupe de déportés vivant aux Açores. Des hommes et des femmes nés dans

l'archipel et qui ont émigré avec leurs parents vers les États-Unis ou le Canada lorsqu'ils étaient enfants, ou même bébés. Adultes, ils ont été envoyés aux Açores après avoir purgé des peines pour des délits mineurs, bannis de l'endroit où se trouvent tous leurs souvenirs et leurs références, du pays qu'ils appellent leur patrie, où certains d'entre eux ont laissé des enfants en bas âge. Personne ne veut les employer, ce sont des parias dans ces îles qui, pour eux, constituent une terre étrangère. Ils passent leur temps à regarder la mer. Dans le documentaire, on peut les voir à Lisbonne, installés dans un autocar touristique. En voyant le Starbucks de la Place des Restauradores, ils sont ébahis et se montrent fiers, presque émus, devant cet endroit qui leur rappelle le sol américain. Le récit homérique de *L'Odyssée* nous fascine car il raconte l'histoire d'un retour chez soi. Un voyage de retour constamment reporté à cause de multiples incidents, des aléas du destin et de la nonchalance des dieux, mais aussi à cause des tentations auxquelles Ulysse finit par céder. Or, il s'agit également d'un retour toujours possible, toujours en cours, d'un parcours vers un objet qui se profile à l'horizon, d'un but qui remplit de sens l'existence du héros et qui le fait avancer. Les déportés des Açores sont des Ulysses privés à jamais de retour à Ithaque, condamnés à errer en permanence, en vertu d'une sévère punition pour les crimes qu'ils ont commis. Mais, quant aux exilés de Craonne, quel crime ont-ils commis ? Ils étaient des Ulysses forcés à déambuler sans but précis, non pas en raison de l'interdiction de retrouver leur Ithaque, mais parce que leur Ithaque a tout simplement cessé d'exister. Ou, pire encore, il y avait un endroit que l'on pouvait indiquer sur la carte, et dont on pouvait dire : « Ici était Ithaque ». Toutefois, si les exilés de Craonne le voyaient, ils ne seraient pas capables de le reconnaître. Vous me direz que la comparaison est fallacieuse, qu'Ulysse a quitté son foyer de son propre gré, qu'il est parti faire la guerre car il l'a voulu. Ce n'est pas vrai. Ulysse ne voulait pas partir, il ne voulait pas prendre les armes, il a prétendu être fou pour ne pas participer à la folie collective. Ce ne fut que lorsqu'ils ont mis le soc de la charrue sur le bébé Télémaque qu'il dut se plier à l'avis d'une

majorité en délire. Louis Barthas, un tonnelier qui a écrit ses précieuses mémoires de la Grande Guerre dans des cahiers d'écolier, raconte que le 2 août 1914, les autorités ont annoncé la mobilisation générale dans son village d'Occitane, dans ce qui fut le prélude à la guerre, « la guerre maudite, infâme, déshonorante pour notre siècle, flétrissante pour notre civilisation dont nous étions si orgueilleux ». Et il ajoute : « Cette annonce, à ma grande stupeur, souleva plus d'enthousiasme que de désolation ». C'est peut-être celui-là le délit des exilés de Craonne, des hommes de tous les villages et les villes de France, de l'Europe : l'ivresse d'août 1914. Le fait de ne pas avoir aperçu la mort lever son bras au-dessus de leurs têtes, prête à semer une destruction jamais vue. Mais comme elle fut brutale, leur punition ! Et tout cela pour sanctionner un délit en fin de comptes tellement humain, tellement pardonnable.

Le touriste retourne dans sa voiture, s'apprête à démarrer. Je lui dis : « Attention, le chat est dans le moteur ». Et sa femme, à travers la fenêtre ouverte : « Ce chat commence à nous casser les pieds ». Le moteur ronfle, la chatte réapparaît immédiatement et, avec une décontraction absolue, se met à lécher ses pattes comme si elle n'était pas concernée. Je suis tenté de la prendre dans mes bras, de la mettre dans la voiture, de l'emmener avec nous à l'hôtel et ensuite au Portugal. Je vais même jusqu'à dire à mes filles : « Cette chatte serait une parfaite compagne pour notre Fidel ». Mais je m'empresse d'ajouter, avant même que leur espoir ne se concrétise : « Ça ne marche pas, c'est impossible, on ne peut pas la prendre ». J'hésite, je pèse les pour et les contres de l'emmener avec nous. Je pense à la bureaucratie, aux dérangements, à l'argent. Toujours l'argent. Il faudrait acheter une cage pour transporter des animaux, payer une somme supplémentaire à l'hôtel Ibis de Reims et un billet d'avion en plus. Peut-être même aller chez le vétérinaire, demander un carnet de vaccinations. Acheter un collier et une laisse pour amener la chatte faire pipi et caca sur le parking de l'hôtel. Il reste encore quatre jours avant le retour au Portugal. L'Ibis est une île de béton entourée de voies rapides, en banlieue, aux côtés d'un Burger King, d'un gigantesque restaurant asiatique et d'un énorme parc de

loisirs couvert pour les fêtes des enfants. Et si la chatte prenait peur, se libérait de sa laisse et fuyait ? Cette image m’effraie. Elle ne parviendrait jamais à retrouver le chemin du retour pour Craonne, elle mourrait écrasée par une voiture sur l’une des huit voies parallèles du périphérique de la ville. Il est vrai que nous avons vu des lapins qui gambadaient dans le pré dégarni du parking de l’Ibis, et qu’ils ont fui tranquillement lorsque les phares des voitures les ont éclairés. Mais ces lapins sont différents ; ils sont habitués au trafic automobile, à la vie en banlieue.

Les trente-cinq qui retournèrent à Craonne ont su résister aux tentatives des autorités visant à leur faire baisser les bras. « J’ai bien connu mon grand-père et ma grand-mère, qui m’ont raconté comment tout s’est passé », me dit Noël Genteur. Pendant deux ou trois ans, la pression fut intense. Ceux qui sont revenus se sont installés tant bien que mal dans les tranchées abandonnées, dans les abris des soldats, ils ont mangé le pain pétri par le diable, ils ont labouré les terres dévastées et semées de barbelés sans que personne ne les aide. Leur sacrifice fut inimaginable, ils ont eu faim, ils ont eu peur. « À la fin, et étant donné que ces personnes ne partaient pas, qu’elles ne se désistaient pas, les autorités ont construit des maisons de fortune pour les accueillir et ont lâché prise. On accepta finalement qu’une nouvelle Craonne fut érigée ». Le nouveau village, un peu en-dessous de l’endroit où nous sommes maintenant, a été construit dans l’ancien no man’s land, là où des chats manchots comme celui de Jünger ont probablement déambulé parmi les tranchées françaises et allemandes, ayant été adoptés par les combattants des deux camps pour rappeler aux soldats leur condition humaine.

Nous disons au revoir à la chatte, nous rentrons dans la voiture, j’allume le moteur et je démarre. Je demande à Inès de regarder par la vitre arrière. « La chatte court derrière nous ? » Je me fais la promesse que, si c’est effectivement le cas, j’arrête la voiture, j’ouvre la portière pour que la chatte entre et je l’emmène avec nous, et puis advienne que pourra. Inès se retourne et me dit que la chatte s’est enfuie dans les

bois, qu'elle ne la voit plus. Une demi-heure plus tard, alors que la nuit est déjà tombée, nous arrivons à Reims et nous entrons dans l'hypermarché pour acheter le dîner. Arrivés à la caisse, la caissière, jeune et jolie, nous entend parler dans une langue étrangère et demande d'où nous sommes. « Du Portugal, mais nous n'habitons pas ici, nous sommes en visite ». Elle répond : « Je viens de Biélorussie ». Je lui demande comment vont les choses là-bas, et elle ajoute : « Beaucoup de pauvreté, peu de travail ». Les gens qui font la queue s'impatientent, mais j'arrive à glisser, tel celui qui cherche un rayon d'espoir : « Vous allez finir par rentrer chez vous, n'est-ce pas ? » Elle lève la main gauche, écarte les doigts et pointe une bague de l'index droit. « Et ça ? Qu'est-ce que j'en fais ? » Et elle sourit. L'hypermarché, situé dans son île de béton entourée de voies rapides, très près de notre Ibis, est monumental. Dans ses allées, on trouve tous les produits possibles et imaginables. Au rayon des animaux domestiques, il y a des colliers et des laisses pour tous les goûts, des cages pour transporter les animaux aux formats et aux matériaux les plus divers. Je comprends, trop tard, que nous aurions dû prendre avec nous la chatte de Craonne.

Paulo Faria

Février 2019